



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 4 (1996)
Le temps des jeunes filles

Yvonne KNIBIEHLER

L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Yvonne KNIBIEHLER, « L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index436.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index436.html>
Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Yvonne KNIBIEHLER

L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle

L'histoire de l'éducation sexuelle est encore peu connue, du moins en France. Cet article a pour but d'ouvrir des pistes de recherche et de réflexion. Il appelle, en miroir, une étude sur l'éducation sexuelle des garçons. Il appelle aussi des comparaisons méthodiques avec les pays voisins.

Dans les sociétés rurales l'éducation sexuelle se faisait empiriquement : les enfants voyaient les bêtes s'accoupler, et les femelles mettre bas. La promiscuité ancienne leur permettait d'entendre sinon de voir des adultes faire l'amour. Les fillettes qui accompagnaient leurs mères au lavoir remarquaient les linges tachés de sang ; la femme qui n'apportait pas de linges souillés était « grosse », comme on disait. Aux temps de forte natalité, une fille ne pouvait ignorer les couches de sa mère qui se déroulaient au domicile familial ; elle voyait les petits enfants sans culotte et elle observait leur sexe. D'ailleurs le folklore rustique permettait, ou même stimulait, l'expression du désir sexuel.

Ce mode d'information s'appauvrit pour celles qui vivent en ville, surtout dans les milieux aisés. Rien ne le remplace. Le XIXe siècle citadin étale un silence de plomb sur la sexualité. L'usage s'impose de préserver « l'innocence » des filles en les privant délibérément de tout savoir en ce domaine. Paradoxe : plus que jamais on destine les filles à la vie privée, c'est-à-dire au mariage et à la maternité ; pourtant plus que jamais on leur cache les réalités physiologiques de l'un et de l'autre. On les veut irresponsables. Pourquoi ? On redoutait peut-être d'effrayer la vierge timide, qui rêve d'amour romantique, en évoquant l'acte sexuel en paroles, dissocié des sensations et des caresses qui le font accepter. Mais surtout on réservait l'initiation de l'épouse à l'époux, qui assurait par là son prestige et son influence. Il valait mieux d'ailleurs que, dans un ménage où l'on souhaitait réduire les naissances, madame ne soit pas trop exigeante. La procréation n'allait plus de soi...

Une réaction se produit au seuil du XXe siècle, au moins dans les idées et dans les discours. Elle est liée aux mutations sociales et culturelles qui accompagnent l'installation de la Troisième République. Quels sont donc les nouveaux enjeux ?

Les enjeux

Les médecins se sont manifestés les premiers. Ceux du XIXe siècle n'étaient pas tous restés neutres face à l'obscurantisme : beaucoup insistaient pour que les mères informent leurs filles en vue de prévenir de pénibles surprises. Mais des arguments nouveaux s'imposent après 1870. Depuis la défaite, les pouvoirs publics, obsédés par la « dépopulation », cherchaient tous les moyens de réduire la mortalité infantile. Or les méthodes pasteuriennes armaient le corps médical contre les maladies contagieuses. L'une des plus redoutées la syphilis, véritable épouvantail, ruinait la fécondité de la race. Toutes les études confirmaient en effet que loin d'être réservé aux prostituées, le mal vénérien faisait beaucoup de victimes parmi les « femmes honnêtes ». Le docteur Alfred Fournier¹ déchaîne son indignation contre les maris sans scrupules : combien de fois, ayant averti un jeune homme de sa contagiosité, n'a-t-il pas reçu peu après un insolent faire part de mariage ? L'innocence des « oies blanches » les laissait à la merci d'un séducteur ou d'un fiancé infecté. Averties, elles pouvaient se protéger elles-mêmes, et protéger leur éventuelle progéniture, en exigeant la preuve des bonnes mœurs et de la bonne santé du futur conjoint. C'est du moins ce que suggèrent les médecins. Mais comment croire que les hommes, imbus de leur ancestrale suprématie, accorderaient aux femmes, aux

jeunes filles, un droit de regard sur leur conduite ? La *Société française de prophylaxie sanitaire et morale*, fondée en 1901, voulait au moins alerter l'opinion. Elle a bientôt accueilli quelques femmes médecins, qui se sont efforcées d'associer le monde féminin à la croisade antivénérienne.

La doctoresse Pieczinska avait déjà produit en 1898 un manuel destiné aux mères : *L'École de la pureté*. D'autres dames l'ont imitée : madame Moll-Weiss qui avait fondé à Bordeaux la première *École des mères*, publie *Les Mères de demain* (1902) ; et madame Leroy-Allais dit : *Comment j'ai instruit mes filles* (1907). Il s'agissait surtout de réhabiliter la fonction sexuelle qui n'est, précisait-on, ni impure ni méprisable, mais sanctifiée par la génération. Le mal n'est pas d'éprouver des sensations, des tentations, c'est d'y succomber sans effort. Le mal c'est aussi d'accepter un mariage de hasard ou de pure convenance. La fiancée a le droit d'exiger la pureté du fiancé ; le secret médical interdit de savoir si le fiancé est sain, sa pureté seule garantit sa parfaite santé ; en outre un homme impur est habitué à regarder l'union des corps comme machinale, brutale, il traitera sa femme sans égards. Suivaient des explications sommaires concernant l'anatomie et la physiologie féminines : règles, grossesse, accouchement. En somme on pourrait dire qu'il s'agissait de rétablir le lien entre sexualité et maternité.

Les mères ont-elles accepté la nouvelle mission éducatrice qui leur était proposée ? Le psychologue Pierre Mendousse, auteur de *L'Âme de l'adolescente* (1910) ne se fie pas aux mères : il les croit trop peu instruites, trop disposées à voir toujours un bébé dans leur fille devenue grande. Il ne croit pas à l'intimité de la relation mère-fille : les adolescents des deux sexes, dit-il, supportent mal les empiétements d'une affection indiscreète.

De leur côté, les prêtres, dans la mesure, bien modeste, où ils abordent cette question, déplorent, eux aussi, les tabous. À leurs yeux, la virginité, la chasteté n'ont de valeur morale que choisies en toute lucidité. Pour révéler aux enfants les réalités biologiques de la reproduction ils conseillent un commentaire de l'*Ave Maria* : « Jésus le fruit de vos entrailles ». Mais le mépris du corps pratiqué dans les institutions religieuses ne favorisait guère ce type d'instruction. À la fin du XIXe siècle un nouveau souci préoccupe les catholiques les plus conservateurs. Après de longues hésitations, l'Église a enfin condamné clairement les pratiques contraceptives ; elle invite donc les confesseurs à intervenir auprès des pénitentes pour qu'elles ne soient pas les complices inconscientes de maris qui trompent la nature. La vicomtesse d'Adhemar fait connaître cette exigence. Son livre *La Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées* (1896) blâme l'usage qui « dresse une haute muraille entre la vie de jeune fille et la vie de jeune femme », et dénonce l'homme qui transforme en « courtisane » la vierge pure qu'on lui confie. Il faut donner à celle-ci les moyens de se défendre !

Hygiénistes et puritains voudraient donc armer les filles et les femmes contre des hommes jugés corrompus. C'est une tendance assez générale à cette époque que de compter sur les vertus de l'ange du foyer pour moraliser les maris, les fils, les pères, les frères.

Républicains laïques et libres penseurs voudraient aussi protéger les filles du peuple contre les risques de la rue et de l'atelier. Ils rêvent également de faciliter la rencontre entre les jeunes époux. Le fossé est trop grand, pensent-ils, entre l'oise blanche crispée sur sa pudeur et le marié qui, faute de mieux, s'est informé au contact des prostituées². Léon Blum développe ce thème dans *Du mariage* (1907). Une idée nouvelle du couple s'exprime là : le bonheur conjugal se fonde d'abord sur l'harmonie des sens et des cœurs. C'est en quelque sorte la transposition dans le domaine sexuel du vœu de Jules Ferry : il faut des femmes républicaines pour nos hommes républicains. Mais Léon Blum va trop loin pour que ses contemporains puissent le suivre : en recommandant l'amour libre avant le mariage, pour les jeunes filles comme pour les jeunes hommes, il provoque un scandale qui gênera les débuts de sa carrière politique.

Quant aux féministes de cette époque, elles avaient des préoccupations plus urgentes³. Celles, peu nombreuses, qui osent revendiquer la liberté du corps féminin, pensent surtout aux

femmes mariées et aux moyens d'éviter les grossesses ; elles font cause commune avec les néomalthusiens. Cependant deux féministes soulignent l'importance de l'éducation sexuelle des filles : Nelly Roussel et Madeleine Pelletier.

Nelly n'y fait qu'une allusion brève⁴, mais fort éloquente, en rendant compte d'une pièce jouée en 1904 au théâtre Victor Hugo, *Le Droit des Vierges* de Paul Hyacinthe Loyson. Elle attaque « le monstrueux édifice de stupidité et d'immoralité que nous appelons "éducation des filles" ». Une fille ignorante est livrée comme un jouet, comme un objet à un homme qu'elle n'aime pas ! Les filles d'aujourd'hui en savent plus que leurs mères n'en savaient, c'est vrai. Mais ce n'est pas à leurs mères qu'elles le doivent, c'est à une curiosité légitime, qui a grandi avec la conscience de leurs droits, le sens de leur dignité personnelle, et l'écroulement de leur foi religieuse.

Nelly parle ici d'elle-même, indirectement⁵. On sait qu'elle a traversé une pénible crise de conscience lorsqu'elle a rejeté la piété passionnée de son adolescence pour s'engager dans la Libre pensée. Sa « curiosité légitime » témoigne aussi pour toute une génération. La République a voulu instruire les filles⁶ : elle a institué, en 1880, un enseignement secondaire à leur intention, mais en écartant des programmes toutes les données relatives à la procréation. Le cours d'hygiène ne faisait aucune allusion aux particularités du corps féminin, le cours de morale ignorait la sexualité. Le professeur Pinard n'avait pas réussi à imposer des cours de puériculture : on lui avait objecté que les soins aux bébés risqueraient d'ouvrir trop largement les yeux et les oreilles de nos modernes Agnès ». Pourtant, instruire les filles suffisait à éveiller leur curiosité. Comment Nelly a-t-elle satisfait la sienne ? Peut-être de la même manière que Louise Weiss qui descendait chaque nuit dans la bibliothèque paternelle pour consulter les dictionnaires et lire les livres défendus. En tous cas, Nelly exprime avec vigueur qu'une fille peut et doit conquérir *elle-même* les lumières dont elle a besoin. Nelly appelle pourtant de ses vœux des livres d'école qui expliqueraient la reproduction comme ils expliquent la digestion ou le système nerveux.

Madeleine Pelletier a satisfait sa propre curiosité en devenant médecin. Féministe radicale que rien n'intimide, elle a publié en 1914 une brochure intitulée *L'Éducation féministe des filles*⁷, où les dernières pages sont consacrées à l'éducation sexuelle. Pages banales en vérité, sauf sur un point : la méfiance à l'égard de l'amour. Vers sa septième année, la fillette apprendra que les enfants se forment dans le ventre de leur mère ; vers douze ans, on lui expliquera les relations intersexuelles, d'abord chez les animaux puis chez l'homme, sans y attacher aucun caractère moral. À quinze ans, il faut tout révéler y compris les pratiques sociales : séduction, maternité en mariage et hors mariage, maladies vénériennes, prostitution. Le droit à l'amour est imprescriptible, mais ambivalent dans la société actuelle : la jeune fille qui voudrait jouir de ce droit risquerait de devenir la proie et la dupe des hommes. Dans l'état actuel de la civilisation, la femme n'accède à une pleine liberté qu'en se privant d'amour. Une intéressante profession peut suffire à remplir son existence. Ainsi vit Madeleine elle-même célibataire endurcie⁸.

Le véritable intérêt de *L'Éducation féministe*, c'est de chercher une définition de l'éducation sexuelle. L'auteur découvre, en fait, que *toute* l'éducation est « sexuelle », ou du moins sexuée, puisqu'il s'agit de savoir si on doit confirmer un enfant dans son sexe biologique, ou neutraliser les effets du sexe. Madeleine conseille délibérément de « viriliser », de « masculiniser » la fille. C'est le seul moyen, croit-elle, d'effacer l'infériorité sociale du sexe féminin. Ce principe subversif inspire à l'auteur une foule de remarques originales. Par exemple sur la fonction essentielle des vêtements : elle voudrait qu'on habille la fille en garçon mais elle sent bien que la révolte éventuelle de l'enfant conduirait au pire. Sur les dangers de la culture : il faut instruire les filles, mais les grandes œuvres littéraires transmettent la conception masculine de la société. Sur le rôle difficile de la mère qui construit « le sexe psychologique » de ses enfants ; « la mère féministe aura contre elle son mari, ses parents, ses domestiques si elle en a, ses amis, les voisins, l'école ; les passants de la rue ; la société toute entière enfin. Alors même qu'elle aurait l'énergie nécessaire pour résister à tout et à tous, elle échouerait encore car son enfant l'abandonnerait pour aller avec la majorité, c'est-à-dire avec la force ». Aussi

L'œuvre d'affranchissement ne peut-elle être que collective : aux enseignantes de s'investir. Cette pensée prophétique a trouvé peu d'audience : elle était trop audacieuse, trop marginale au moment où elle est énoncée.

« L'éducation sexuelle est à l'ordre du jour » écrit Madeleine Pelletier en 1914. C'est alors en effet que se répand l'expression « éducation sexuelle ». Les principaux éléments de réflexion sont en place : santé publique et démographie, relation entre les époux et relation mère-fille, responsabilité des parents et des enseignants ; par-dessus tout : liberté et dignité des femmes, valeur de l'identité féminine. Le consensus s'élargit. Mais d'une part, comme tous les consensus, celui-ci masque de grandes divergences d'opinions : personne ne sait au juste *qui* doit se charger de cette éducation, ni *quel contenu* lui donner. D'autre part la prise de conscience concerne surtout l'élite cultivée : la population dans sa masse n'ose toujours pas regarder en face « ces choses-là ». En conséquence, des années 20 aux années 60 peu de progrès ont été possibles.

Premiers progrès

Le tollé provoqué par *La Garçonne* (1922), roman de Victor Margueritte⁹ donne la mesure de l'angoisse diffuse et des résistances qu'elle inspirait. Il n'était pas concevable que les femmes et les filles puissent disposer de leur corps. D'ailleurs l'hécatombe produite par la Grande Guerre aggravait le péril démographique : on sait que pour le conjurer, les pouvoirs publics ont préféré la répression (lois de 1920 et 1923) à l'éducation. L'éducation sexuelle, dans la mesure où elle pouvait favoriser la contraception, restait suspecte et indésirable. Cependant une recrudescence de la syphilis s'était accusée pendant la guerre : la lutte contre ce fléau social devenait de plus en plus urgente. Deux tendances s'affirment alors : la plus active, inspirée par les médecins, rassemble surtout des enseignantes ; l'autre inspirée plutôt par l'Église, mobilise surtout les parents.

Le 1er mars 1918, Madame Adrienne Avril de Sainte-Croix, ardente féministe, fait pour la ligue de l'Enseignement une conférence intitulée *L'Éducation sexuelle*. Le texte est publié¹⁰, lesté d'une préface du professeur Pinard qui affirme solennellement : « L'avenir de notre race est tout entier, si j'ose dire, sous la dépendance de l'éducation sexuelle ». La conférencière, comme le préfacier, invitent le Conseil supérieur de l'Éducation nationale à compléter dans cette perspective la formation des instituteurs. Mais ils estiment, l'un et l'autre, que la responsabilité essentielle reste à l'homme. Pour la fille, il suffirait de la préparer au rôle maternel et de lui inspirer de l'estime pour l'homme chaste. La même année le psychiatre Édouard Toulouse publie *La Question sexuelle et la femme* où s'expriment des convictions analogues.

Bientôt la *Société de prophylaxie sanitaire et morale*, déjà citée, vient en renfort. En 1923, au cours du *Congrès international de propagande d'hygiène sociale et d'éducation prophylactique sanitaire et morale*, elle fait agréer une motion qui mérite d'être largement citée¹¹.

Considérant que l'innocence ne consiste pas dans l'ignorance, et que l'ignorance est la cause principale du péril sexuel ;

Que les jeunes filles, que leurs occupations exposent chaque jour à la promiscuité de la rue, doivent être prémunies par un enseignement prophylactique contre les dangers des contagions accidentelles, et particulièrement du baiser ;

Que, même dans les familles où elles sont le plus étroitement surveillées, les jeunes filles peuvent être contaminées par des parents ou des domestiques, et que, d'autre part, même les plus chastes d'entre elles ne sont pas à l'abri de la surprise des sens ;

Que la plupart des malentendus conjugaux qui se prolongent souvent toute la vie proviennent de l'ignorance réciproque où se tiennent les deux sexes de leur physiologie et de la divergence de leurs instincts [...] ;

Qu'enfin, il importe essentiellement à l'avenir de la race d'orienter de bonne heure l'instinct maternel par la connaissance exacte de l'organisme et de donner aux futures mères toutes les notions d'hygiène et de prophylaxie qui leur permettront de surveiller leur santé, de mener à bien leurs grossesses, d'élever et d'éduquer sagement leurs enfants ;

[la société] émet les vœux :

1) Que dans les cours d'hygiène et de prophylaxie institués dans toutes les écoles normales une part soit faite pour l'éducation des futures éducatrices ;

2) Que l'éducation sexuelle prévue pour les garçons soit étendue aux jeunes filles [...], et qu'elle soit introduite sous la forme d'un cours d'anatomie, de physiologie et d'hygiène féminines, comportant les notions essentielles de prophylaxie, qui servirait tout naturellement de préface au cours de puériculture [...] ;

3) Que dans les écoles primaires un personnel féminin spécialisé soit chargé de donner ou de surveiller un enseignement pratique d'hygiène ayant pour but d'imposer aux fillettes des soins journaliers de propreté corporelle, de les instruire des dangers des diverses maladies contagieuses et de leur indiquer les moyens de s'en préserver.

Tels sont les différents objectifs.

Cet appel est entendu par les syndicalistes des groupes féministes de l'enseignement laïque : elles consacrent leur congrès de 1924 à l'éducation sexuelle¹². Sans illusion : les maîtres et maîtresses disposés à délivrer cet enseignement sont rares ; ils s'exposeraient d'ailleurs aux foudres de l'administration et des parents. « L'éducation sexuelle est encore, au XXe siècle, un épouvantail pour trente millions de Français au moins » déplore Paule Kergomard. Les institutrices féministes suivent néanmoins avec assiduité les congrès d'hygiène sociale consacrés à ce sujet. On y commente déjà les publications de Freud. La découverte de la sexualité infantile ouvre de nouvelles perspectives et commence à déplacer le projet d'éducation sexuelle en direction de la petite enfance. Mais ce milieu progressiste n'a que très peu d'audience.

Cependant la société de prophylaxie se dote en 1925 d'un *Comité d'éducation féminine*, présidé par la doctoresse Germaine Montreuil-Strauss qu'entourent des féministes et des personnalités marquantes du monde médical. Tous les livres de Germaine Montreuil-Strauss s'adressent aux jeunes filles¹³. Non contente d'écrire, elle multiplie les conférences et les interventions publiques sous l'égide du Comité. En six ans, elle a organisé près de cinq cents conférences, faites exclusivement par des femmes médecins, et qui ont atteint 120.000 auditrices. Elle veille à l'édition et à la diffusion de brochures, de tracts, de cartes postales. Pour atteindre les filles de milieu modeste, elle compte sur les institutrices. Avec l'autorisation du ministère de l'Éducation nationale, les conférencières du Comité ont fait soixante conférences dans trente trois écoles normales à des élèves maîtresses âgées de seize à dix-neuf ans. Après un exposé sur la fonction génitale féminine (anatomie, physiologie, hygiène) et un exposé sur les maladies vénériennes, on projetait un film de l'*Association américaine d'hygiène sociale : l'hygiène sexuelle chez la femme*. Soucieuses de connaître les réactions des auditrices, le Comité faisait distribuer un questionnaire, auquel les normaliennes pouvaient répondre par écrit et anonymement. Le dossier ainsi réuni contient un millier de réponses individuelles ou collectives, la plupart très détaillées. Il en ressort que les jeunes filles n'ont nullement été choquées ni froissées d'entendre traiter ce sujet en public. Elles sont sensibles au tact de la conférencière, à l'objectivité scientifique dont elle fait preuve, et qui ménage toute pudeur. Par contre ce qui les choque, c'est le silence antérieur : comment osait-on les laisser dans

l'ignorance du péril vénérien ? Elles insistent sur le soulagement moral que leur procure cette information : sur un sujet aussi important pour leur avenir, le mystère les mettait mal à l'aise. Elles considèrent comme un privilège d'avoir été éclairées loyalement, et souhaitent au plus tôt partager ce privilège avec le plus grand nombre. Croire que de telles révélations puissent les détourner du mariage et de la maternité, c'est leur faire injure, disent-elles.

De la contraception il n'est jamais question. En parler aurait exposé les conférencières aux sanctions prévues par la loi de 1920. D'ailleurs, l'Association des femmes médecins détestait ce sujet. Profondément conservatrice, elle souhaitait par-dessus tout le relèvement du taux de natalité. Il faut comprendre ces femmes médecins. On sait quelle peine elles ont eu à se faire admettre dans les facultés de médecine. Encore mal acceptées par une partie de l'opinion, elles voulaient donner des gages de moralité à leurs maîtres masculins et aux pouvoirs publics.

Si la contraception reste tabou, l'éducation sexuelle l'est de moins en moins. La presse rend compte des conférences organisées par le Comité, et l'opinion s'habitue aux débats sur ce sujet.

De leur côté, les parents chrétiens se préoccupent des âmes autant ou plus que des corps. C'est pourquoi ils tiennent à se réserver l'éducation sexuelle de leur progéniture. Nombreux sont ceux qui confient leurs enfants à l'école publique, mais qui refusent à celle-ci le droit de se mêler de ces choses-là. L'Église les encourage dans cette attitude, notamment Mgr Verdier qui publie *L'Église et l'éducation sexuelle*. Dans ce milieu, on commence à lire les psychologues, y compris Freud et ses vulgarisateurs. Rassemblés dans l'*Association du mariage chrétien*, puis dans *L'École des parents* fondée en 1929, des militants essaient de promouvoir *Les Initiations nécessaires*¹⁴. Mme Vérine, fondatrice de l'*École des parents* rédige un manuel à l'usage de *La Mère initiatrice* (1929). Peu à peu les idées se précisent. Le terrain doit être préparé, dit-on, par un dialogue continu avec l'enfant ; il faut tenir compte du développement individuel, ce qui exclut toute règle et toute recette pédagogique. Les différentes étapes de la psychologie infantile sont de mieux en mieux analysées entre autres par Berthe Bernage (*La Fillette à l'âge ingrat*). On apprend aussi à tenir compte des différents milieux sociaux.

Après la Seconde Guerre mondiale une nouvelle étape se dessine, au cours de laquelle la tendance sanitaire et laïque ne progresse plus, alors que la tendance chrétienne et psychologique se développe. Est-ce un effet du baby-boom ? Probablement, mais il faut aussi tenir compte de deux autres facteurs : la diffusion accélérée de la vulgate psychanalytique qui, grâce à la presse, touche désormais tous les milieux ; et l'inquiétude provoquée par l'avortement clandestin, nouveau « fléau social ».

L'École des parents se réorganise en 1946-48, après la démission de Madame Vérine, et se donne comme président le professeur Georges Heuyer, fondateur en France de la psychiatrie infantile. C'est tout un programme. Le nouveau président, entouré de jeunes pédopsychiatres (Georges Mauco, Françoise Dolto Murette, René Zazzo, Cyrille Koupernik) s'emploie à transmettre aux parents les acquis de la psychanalyse. Il s'agit entre autres de faire admettre l'existence de l'inconscient et de la sexualité infantile. L'École propose des conférences hebdomadaires, bientôt très fréquentées, des « cercles de parents », de nombreuses publications ; ensuite viendront des journées, des colloques, des congrès internationaux¹⁵. Du coup le concept d'éducation sexuelle s'épanouit. Dans une conférence (7 avril 1950) Françoise Dolto déclare : « La base d'une véritable éducation sexuelle consiste à valoriser le désir pour en assurer la maîtrise ». Le docteur André Berge qui se spécialise sur ce sujet publie des ouvrages très attachants¹⁶. Il explique qu'il ne faut pas dissocier l'éducation sexuelle de l'éducation tout court : l'une et l'autre commencent à la naissance. C'est la mère qui éveille la sensibilité de son bébé en le touchant, en le caressant, en exprimant sa tendresse. À elle aussi de parler de ses grossesses, de ses accouchements, avec calme, sans dissimuler la peine et la souffrance, sans s'y attarder non plus, et en manifestant sa joie de connaître le nouveau bébé. À elle d'éclairer ses filles avec précision sur les changements liés à la puberté et à l'adolescence. À propos des relations sexuelles il vaut mieux que chaque enfant en discute avec le parent de même sexe

que lui, aussi librement que possible. Pour prévenir les enfants des agressions sexuelles, on évoquera celles-ci *en général*, à propos d'un fait divers.

Il n'était que temps d'avertir les jeunes. Françoise Sagan n'a que dix-sept ans quand elle publie *Bonjour tristesse* (1954) où elle évoque sa défloration. Le discours sur la sexualité se banalise au cours des années 50. Le fameux rapport du docteur Kinsey aussitôt traduit en français (*Le Comportement sexuel de l'homme*, 1948 ; *Le Comportement sexuel de la femme*, 1954) donne des lettres de noblesse à la sexologie. La description réaliste de l'acte sexuel déborde alors la littérature pornographique : on la trouve dans des romans écrits par des femmes, *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir (1954), *Le Repos du guerrier* de Christiane Rochefort (1959). Les affiches, les magazines, les films commencent à mettre le sexe en étalage. La libération des mœurs des adultes rend de plus en plus impossible « l'innocence » des adolescents.

En même temps, l'avortement clandestin devient un objet croissant de préoccupation. Le journaliste Jacques Derogy en témoigne éloquemment par une série d'articles publiés dans *Libération* en octobre et novembre 1955, sous le titre « Les femmes sont-elles coupables ? » (articles réunis en ouvrage)¹⁷. Cependant le lien entre avortement et éducation sexuelle n'est pas direct : tout le monde sait, à cette date que les avortées sont en majorité des femmes mariées, des mères de famille, plutôt que des jeunes filles « fautives ». D'ailleurs, les néo-malthusiens ne se sont jamais beaucoup occupés des jeunes filles. Berty Albrecht elle-même, quand elle a publié sa revue *Le Problème sexuel* (1933-1935), quand elle a ouvert un centre de consultation pour le *birth-control* à Suresnes en 1938, s'est adressée surtout aux femmes mariées qui voulaient maîtriser leur fécondité. En effet le seul préservatif féminin en usage (clandestin) depuis les années 30 jusqu'aux années 50, c'était le diaphragme. Impossible d'en placer un dans le vagin d'une pucelle sans la déflorer... Or l'hymen gardait encore toute sa valeur symbolique et retenait la jeune fille en deçà de la sexualité.

Cela explique peut-être la durable réticence des parents. Interrogés¹⁸, ils reconnaissent n'avoir pas envie d'aborder la question avec leurs enfants. Ce n'est pas la peine, disent-ils, en substance. Les jeunes s'informent tout seuls : ils regardent les bêtes s'accoupler (les parents se croient encore au village), ou bien ils parlent entre eux, des aînés aux cadets. Le magazine *Parents*, fondé en 1969, essaie d'apprivoiser ses lecteurs¹⁹ : « Et si ma fille demandait la pilule ? » Certaines émissions de télévision jouent le même rôle²⁰.

Il a fallu la violente contestation de la « société patriarcale » portée par les bourrasques de 68, pour que les féministes inventent une nouvelle éducation sexuelle.

La mutation²¹

Celles qui ont « radicalisé »²² le mouvement des femmes au début des années 70 étaient jeunes - entre 20 et 30 ans - presque toutes célibataires et sans enfant. C'est d'abord en tant que *filles* qu'elles se sont révoltées contre la société patriarcale, contre l'éducation qui leur avait été imposée. Elles ont maudit leurs mères, complices du pouvoir mâle, « courroie de transmission de l'oppression ». « J'ai été nourrie dès le berceau de l'idée que les femmes souffrent et c'est comme ça la vie, il n'y a rien à faire [...] Un être humain élevé dans l'idée que la vie sera une tartine de merde, une suite de misères fatales et inévitables [...] il a d'avance le dos courbé »²³. Elles ont bientôt compris que la mère est victime avant d'être coupable : elle aliène parce qu'elle est elle-même aliénée. « Dans la mère, la femme est bâillonnée, réduite au silence, rendue inoffensive. On lui ferme la bouche avec un pénis ou un enfant. Puis on la fait parler, en ventriloque un langage qui n'est pas le sien... »²⁴.

Ces filles en révolution n'ont pas renoncé à enfanter. Mais elles ont tout fait pour briser le cycle infernal, pour construire autrement le lien mère-fille, pour inventer une contre éducation. Elles ont dévoré les livres de Reich et de Marcuse, ainsi que ceux de Simone de Beauvoir (

Le Deuxième sexe), Betty Friedan (*La Femme mystique*), Margaret Mead (*L'Un et l'autre sexe*) et beaucoup d'autres. Deux ouvrages, deux best-sellers, parus la même année (1974) les ont plus spécialement inspirées : *Du côté des petites filles* d'Elena Belotti et *Parole de femme* d'Annie Leclerc²⁵. Le premier analyse minutieusement la discrimination qui dès la naissance, et même avant, pèse sur l'enfant fille moins bien accueillie, maintenue en position d'infériorité et de subordination, conformément à un stéréotype de la féminité qui la veut docile, dévouée, dépourvue d'imagination et d'ambition, en un mot « castrée ». Les mères sont en effet complices. Elena Belotti dessine toute une galerie de portraits accablants : mères rigides, tatillonnes, maniaques, répressives. Les institutrices ne valent pas mieux. Et les filles hélas s'identifient à ces modèles. L'autre livre celui d'Annie Leclerc, à l'opposé, exalte le bonheur d'être femme, d'être mère dans son corps : « Les jouissances de mon ventre de femme, de mon vagin de femme, de mes seins de femme ; des jouissances fastueuses dont vous n'avez nulle idée », écrit-elle à l'adresse des hommes.

Quand les féministes ont, à leur tour, des filles, elles se donnent pour premier objectif d'extirper le sexisme²⁶, et de laisser à leurs filles le maximum de liberté. Certes, toutes les mères n'étaient pas féministes. Mais pendant les années 70, la plupart des femmes ont été des « pas féministes mais ». Elles accueillaient favorablement tout ce qui tendait à réhabiliter le deuxième sexe. Reste que la diffusion des nouveaux modèles éducatifs mériterait une étude.

Certains partis-pris étaient assez doctrinaires, comme celui qui consistait à imposer les mêmes vêtements et les mêmes jouets aux enfants des deux sexes. Aucune mère féministe n'a jamais osé mettre des robes à son fils, mais toutes ont mis des pantalons à leurs filles. La gamine n'était pas toujours ravie. « Je voulais des jupes, j'avais des jeans et des clarks. Je voulais des cheveux longs, elle me les coupait ». Et pendant ce temps les mères non féministes se désolaient de ne plus pouvoir mettre de jolies robes à leurs filles qui réclamaient des jeans ! La fillette qui recevait une poupée en cadeau refusait parfois de s'en séparer. Alors maman s'évertuait à détourner l'usage et la signification du jouet. « Ce n'est pas parce qu'on aime les poupées qu'on est obligée plus tard d'élever des enfants », précisait-elle²⁷. La poupée des années 70 était souvent sexuée ; mais qu'elle le soit ou non, la mère attirait l'attention de l'enfant sur cette partie du corps et détaillait les différences entre les sexes. Certaines disent avoir mis la poupée entre leurs jambes et mimé l'accouchement.

Bientôt après vient l'instruction concernant les règles. Maman fait savoir qu'elle-même voit couler son sang tous les mois ; elle présente la toilette intime comme allant de soi ; elle montre les protections qu'elle utilise et les fait essayer par jeu à la fillette. Les nouveaux tampons, vantés par la publicité effacent d'ailleurs les inconvénients anciens : ils sont introduits dans le vagin ; aucun risque de taches, ni d'odeurs, on peut tout oublier. Le risque de défloration est superbement dédaigné. Fi de l'hymen et de sa symbolique ! L'anatomie et la physiologie féminines ne sont pas pour autant banalisées : elles sont resymbolisées positivement. La vulve est un « joli coquillage » (l'argot dit « la moule ») ; à l'intérieur, bien protégés, se cachent des organes aussi importants, ou plus importants que le zizi du garçon, puisqu'ils peuvent donner vie à un bébé. Donc pas de « manque », pas d'« envie du pénis ». La réaction contre Freud amorcée par Karen Horney, s'intensifie et se généralise. Le sang qui coule n'est pas une souillure, il n'est pas sale, il ne doit inspirer aucun dégoût ; et ce n'est pas « une perte », c'est une promesse de fécondité. Or c'est un insigne privilège que de pouvoir enfanter, même si plus tard on a le droit de s'en abstenir. Quelques mères ont tenté d'inventer un rite, de célébrer les premières règles de leur fille par une petite fête familiale, un joli dîner avec un beau gâteau. « Tu es une grande, tu es une femme ! ». L'usage ne s'est pas installé. Mais du moins la honte et la malédiction étaient écartées : les féministes ont su ressusciter le bonheur d'être femme ; leurs filles ont appris à aimer leur sexe, à être fières.

Un point noir subsistait : la dissymétrie des sexes se traduit notamment par le fait que les hommes peuvent violer les femmes et les filles, alors que la réciproque n'est pas vraie. Pour celles qui refusent l'inégalité entre les sexes, le viol est le scandale suprême, abominable. Les

mères ont une conscience aiguë du danger, dès lors qu'on laisse aux filles toute liberté de mouvement, qu'on renonce à contrôler leurs sorties et leurs relations. L'adoption du pantalon prend tout son sens au cœur de cette inquiétude. On sait pourtant que le jean fut bientôt récupéré : la mode l'a voulu moulant, *sexy*. Rien de plus sexué que l'art de séduire ! Mais fait-il partie de l'éducation sexuelle ? Aux yeux des féministes des années 70, la réponse était peut-être non. Mais aux yeux de leurs filles ?

À l'inverse, comment faire savoir que la relation sexuelle procure un plaisir très vif, accompagné, dans les meilleurs cas, d'un bonheur affectif intense ? La révélation du plaisir physique pouvait être spontanée, du fait de la masturbation, qu'aucune mère féministe n'a jamais réprimée (du moins le disent-elles). Il fallait réhabiliter le clitoris, abattre, là aussi, le discours de Freud. Les filles et les femmes doivent pouvoir explorer toutes les possibilités de leur corps. C'est mieux que de coucher sans désir avec un garçon pour avoir l'air libérée. Certaines militantes s'irritent de voir la levée des tabous profiter aux hommes et trop souvent à eux seuls. « Il faut coucher et en plus il faut jouir à tout prix. C'est l'obsession. Avant nous n'avions pas le droit de jouir, maintenant nous avons le devoir de jouir... »

On fit aussi, à cette époque un usage nouveau de la nudité. « On se promenait à poil, dans la maison, parents et enfants ; on se douchait ensemble ». Si des questions fusaient les parents se lançaient dans de grands discours, « qui ne passaient pas ». Les questions ne fusaient pas toujours. Nombreuses sont les mères, qui, le jour où elles se sont décidées à informer leurs grandes filles ont été prises de court : « Non, non, maman, c'est pas la peine, je sais tout »²⁸. Telle autre, qui a été écoutée, a vu sa fille stupéfaite, bouleversée, fondre en larmes et trembler comme une feuille. On découvrait que ce type d'information risque de faire effraction dans l'intimité d'une adolescente ; que gérer soi-même sa sexualité, c'est peut-être le seuil essentiel du passage à l'âge adulte. La mère veut libérer le deuxième sexe, la fille veut se libérer de sa mère. Ces tensions confirment ce que Nelly Roussel sentait déjà : plus que n'importe quel autre savoir, le savoir sur le sexe doit être l'objet d'une conquête personnelle, un acte de liberté.

L'Éducation nationale a essayé d'accompagner ce changement des mœurs. La « circulaire Fontanet » (nom du ministre) du 23 juillet 1973²⁹ donne des directives aux chefs d'établissements. Elle distingue *l'information* de caractère scientifique et hygiénique, de *l'éducation*, éveil à la responsabilité. Le passage aux réalisations fut difficile. Madame Missoffe, député RPR, a multiplié les tables rondes réunissant des membres des associations de parents d'élèves et des représentants des syndicats et enseignants. En 1979 elle constate qu'il est encore impossible de tomber d'accord sur ce que doit faire la famille et ce que doit faire l'école : « Nous ne sommes pas préparés ! »³⁰.

Pour achever l'éducation d'une adolescente, on pouvait toujours lui donner des livres. Dès 1964 avait paru le *Guide Marabout de la jeune fille d'aujourd'hui*, par Floriane Prévot. En 1971, Maguelonne Toussaint-Samat et Thérèse Roche publient *Virginie a 14 ans ou le nouvel art de vivre*. Ces deux manuels arborent une information sexuelle dernier cri : folliculine, hypophyse, adrénaline, surrénale... Le plus ancien des deux conseille encore d'éviter les relations sexuelles : céder à la mode c'est arriver bientôt au dégoût. *Le Nouvel art de vivre* met seulement en garde contre les relations éphémères. Une autre solution, souvent adoptée, ce fut de conduire l'adolescente, dès les premiers signes de puberté, chez une gynécologue : à charge pour celle-ci de donner progressivement toute la lumière nécessaire sur le risque de viol, les maladies sexuellement transmissibles, la contraception. Les révélations de cette sorte sont sans doute moins troublantes si elles sont faites par une étrangère, dissociées des liens affectifs entre mère et fille. Les conseillères du Planning familial ont, elles aussi, joué ce rôle d'informatrices : les centres de planification se sont multipliés depuis la fin des années 60 ; ouverts tout le mercredi, ils accueillent de plus en plus de jeunes.

Une ère semble donc s'achever. Le XIXe siècle citadin apparaît comme une parenthèse obscure entre l'empirisme rustique et l'éducation sexuelle organisée. Il y a quinze ans, on pouvait

écrire : « La jeune vierge a échappé au groupe, et aux mâles : elle est devenue un individu à part entière, libre de disposer d'elle-même. Sans doute est-ce toujours un moment important que celui où une jeune fille a sa première relation sexuelle ; mais important pour elle seule. C'est un événement intime, c'est une étape dans le développement de sa personnalité, ce n'est plus un rite, ce n'est plus un fait social »³¹. Or, depuis, le nombre des « maternités adolescentes »³² a augmenté et les cas d'inceste dont une fille est victime se révèlent fréquents. Fléaux sociaux ? ... Il reste donc beaucoup à faire. Mais quoi au juste ? Les questions posées au début du siècle - quel contenu donner à l'éducation sexuelle et qui s'en chargera - sont de celles qui ne peuvent pas recevoir de réponse définitive.

Bibliographie

AVRIL DE SAINTE-CROIX.

1918 *L'Éducation sexuelle*, Paris, Alcan.

BARD, C. et collaboratrices.

1992 *Madeleine Pelletier 1874-1939. Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-femme.

1995 *Les Filles de Marianne*, Paris, Fayard.

BELL, S.G. et OFFEN, K. M.

1983 *Women, the Family and Freedom*, vol. 2, 1880-1950, Stanford University Press, 1983, pp. 177-179.

BELOTTI, E.

1974 *Du côté des petites filles*, Paris, Des Femmes.

BERGE, A.

1936 (1e éd.) *L'Éducation familiale*, Paris.

1961 *L'Éducation sexuelle*, Paris, PUF.

1961 *L'Éducation sexuelle et affective*, Paris, Éditions du Scarabée.

1961 *Le Métier de parent*.

BETHUNE-TROLLE, Y.

1977 « La fée et la sorcière », *Les Cahiers du GRIF*, n° 17-18, pp. 42--45.

CHAPERON, S.

1995 « La radicalisation des mouvements féminins français de 1960 à 1970 », *Vingtième Siècle*, n° 48, oct.-déc., pp. 61-74.

CHOISIR,

1979 *Choisir de donner la vie*, Paris, Gallimard.

COLLIN, F.

1977 « Des enfants des femmes ou assez momifié », *Les Cahiers du GRIF* , n° 17-18, pp. 34-35.

CORBIN, A.

1987 « Couloisses », *Histoire de la vie privée*, sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby, t. IV dirigé par Michelle Perrot, *De la révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil.

DEROGY, J.

1956 *Des enfants malgré nous ?*, Paris, Minuit.

FIZE, M.

1990 *La Démocratie familiale*, Paris, Presses de la Renaissance.

FORTINO, S.

1992 *Féminisme et contre projet éducatif*, mémoire inédit, université de Nanterre.

FOURNIER, Dr A.

1890 (2e éd.) *Syphilis et mariage*, Paris, Masson.

GANAY, ABRAND, VIOLLET.

1927, *Les Initiations nécessaires*.

GÉRÔME, N.

1984, « Les formules du bonheur : "Parents" 1969-1976. L'information des familles par la grande presse », *Le Mouvement social* , n° 129, oct.-déc., pp. 89-115.

ISAMBERT, A.

1960 *L'Éducation des parents*, Paris, PUF.

KLEJMAN, L. ROCHEFORT, F.

1989 *L'Égalité en marche*, Paris, Presses de la fondation nationale des Sciences politiques, Des Femmes.

LECLERC, A.

1974 *Parole de femme*, Paris, Grasset.

LÉVY, M.F. et MONTHUY, M.

1987 *Regards de la télévision française sur la famille*, IDEF éditeur.

MAYEUR, F.

1977 *L'Enseignement secondaire des jeunes filles sous la Troisième République*, Paris, Presses de la fondation nationale des Sciences politiques.

MONTREUIL-STRAUSS, G.

1923 *Avant la maternité*.

1932 *Tu seras mère*.

1933 *L'Éducation sexuelle*.

1945 *La Jeune fille devant la vie : construisons notre bonheur*.

MOUVEMENT FRANÇAIS POUR LE PLANNING FAMILIAL

1982 *D'une révolte à une lutte. Vingt-cinq ans d'histoire du Planning familial*, Paris, Tierce.

PATUREAU, J. BAUDILLON, L. DONVAL, E.

1990 *Maternités adolescentes*, Paris, Centre national d'information et de documentation des femmes et des familles.

PELLETIER, M.

1978 *L'Éducation féministe des filles et autres textes*, préface et notes par Claude Maignien, Paris, Syros.

ROUSSEL, N.

1979 *L'Éternelle sacrifiée*, préface, notes et commentaires par Daniel Armogathe et Maïté Albistur, Paris, Syros.

SOHN, A.

1972 « La garçonne face à l'opinion publique : type littéraire ou type social des années 20 ? », *Le Mouvement social*, n° 80, juillet-septembre, pp. 3-28.

WEILL-HALLÉ, M. A.

1960 *La Grand'peur d'aimer*, Paris, Julliard.

Notes

1 Fournier 1890.

2 Corbin 1987.

3 Klejman et Rochefort 1989.

4 Bell et Offen 1983.

5 Roussel 1979.

6 Mayeur 1977.

7 Pelletier 1978, Bard 1992.

8 Bard 1995.

9 Sohn 1972.

10 Avril de Sainte-Croix 1978.

11 Elle est citée en entier dans *De la pucelle à la minette*, *op. cit.*, pp. 234-235.

12 Bard 1995.

13 Montreuil-Strauss 1923, 1932, 1933, 1945.

14 Ganay, Abrand, Viollet 1927.

15 Isambert 1960.

16 Berge 1936, 1961.

17 Derogy 1956, Weill-Hallé 1960.

18 Fize 1990.

19 Gérôme 1984.

20 Lévy et Monthuy 1987.

21 Fortino 1992.

22 Chaperon 1995.

- 23 Béthune-Trolle 1977.
 24 Collin 1977.
 25 Belotti 1974, Leclerc 1974.
 26 Le mot s'impose à la fin des années 1960 pour désigner toute discrimination qui condamne le deuxième sexe à l'infériorité.
 27 Citations dans Fortino 1992.
 28 Entretiens avec des femmes âgées de 40 à 50 ans, archives de l'auteur.
 29 Mouvement Français pour le Planning Familial 1982.
 30 Choisir 1979.
 31 Knibiehler, Bernos, Ravoux-Rallo, Richard 1989.
 32 Patureau, Baudillon, Donval 1990.

Pour citer cet article

Référence électronique

Yvonne KNIBIEHLER, « L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index436.html>

À propos de l'auteur

Yvonne KNIBIEHLER

Yvonne KNIBIEHLER. Professeur d'histoire honoraire à l'université de Provence ; elle travaille principalement sur les femmes, la famille et la santé. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages et articles, notamment, *Les Pères aussi ont une histoire* (Hachette, 1984) ainsi que, en collaboration avec C. Fouquet, *L'Histoire des mères* (Montalba, 1980 ; Hachette/Pluriel, 1982) et *La Femme et les médecins* (Hachette, 1983). Avec M. Bernos, E. Ravoux-Rallo, E. Richard, *De la pucelle à la minette. Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours* (Messidor-Temps actuels, 1989). Avec V. Leroux-Hugon, Odile Dupont-Hesse et Y. Tastayre, *Cornettes et blouses blanches. Les infirmières dans la société française 1880-1980* (Hachette, 1987). Elle a en outre participé au tome 4 de *L'Histoire des femmes* (Plon, 1991).

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Résumé / Abstract

Pour protéger « l'innocence » des filles, les éducateurs du XIX^e siècle leur dissimulaient, autant que possible, les réalités biologiques de la sexualité et de la procréation. Au tournant du siècle, des protestations se font entendre. Des médecins (surtout les vénérologues) des prêtres (hostiles aux pratiques contraceptives), des libres-penseurs, des féministes refusent l'obscurantisme. Les milieux les plus progressistes de l'Education nationale se mobilisent entre les deux guerres, mais leur audience reste modeste. Parallèlement, les progrès de la psychologie, et plus encore de la psychanalyse, révèlent l'importance de la sexualité, y compris chez les enfants. L'éducation sexuelle devient alors aux yeux des gens avertis, une dimension indispensable de l'éducation tout court. Les féministes de la deuxième vague (années 70) ont considéré l'éducation sexuelle comme le fondement même de la libération des femmes. En essayant de la définir et de l'organiser, elles ont redécouvert la différence des sexes.

To protect the « innocence » of girls, educators of the 19th century were hiding them, as much as possible, biological realities of sexuality and procreation. At the end of the 19th

century, beginning of the 20th century, lots of protestations arose. Doctors (mostly specialists of sexually transmissible illnesses), priests (hostile to contraception), free-thinkers, feminists were refusing obscurantism. The most progressist people of National Education took it as a target in between the two World Wars, but their audience was small. In parallel, progress in psychology and even more in psycho-analysis, revealed the importance of sexuality, included among children. Sexual education became then, according to specialists, an indispensable dimension of education. Feminists of the second wave (the seventies) were considering sexual education as the root itself of women's liberation. In trying to define and organize this latter, they rediscovered the differentiation between genders.

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle